



BOULEVARD DE LA VILLE
LYON

LE JOURNAL

DE

GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne ! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

chez Mme Veuve MELIN
Rue Quatre-Chapeaux, Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION

LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON

Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)

ANNONCES... } PUBLICITÉ POPULAIRE
à prix très réduits
S'adresser : 20, rue Cavenne, 20

LA BELLE O. TERREAUX



En croirais-je mes yeux, c'est ici à la Guille,
Qu'avec un canéçon qu'est pas mal en guenille,

Que notre maire à tous vient faire un pas chicard
Devant le populo qu'esse t'assez jobard.

(Voir l'article à la 2^e page.)



Fêtes Baladoires

LA BELLE O. TERREAUX

GNAFRON. — Mon vieux Chignol, si te veux, nous vont t'aller faire une tournée devant la Part-Dieu, ousqu'y z'y a sensément z'une vogue baladoire.

GUIGNOL. — Aveque de phumomènes ?

GNAFRON. — Turellement, aveque de phulomènes. Y a z'une femme torpille, une chouette colombe, qui peut pas toucher la main d'un gone sans qu'y ressent médiamment de trésautéments pilpatants comme qui dirait de fournis chatouillards par tout le corps.

GUIGNOL. — Ça doit pas z'être engageant pour son mari, quand y veut l'embrasser.

GNAFRON. — Oh ! y paraît que le gone esse préviendu et y n'a qu'à appuyer un tantinet sur le bouton de la bobine pour que la communicance soye supprimée.

GUIGNOL. — Ça c'est tapé ; quand y s'absente, y peut z'être tranquille ; eh ben, c'est pus tapé que la ceinture des fenons d'autrefois.

GNAFRON. — Quelle ceinture ?

GUIGNOL. — Te sais ben, bêta, quand les chats se te-taient.

GNAFRON. — Ah ! oui, ousqu'y avait z'une fermeture automobile et vertebroque.

GUIGNOL. — Justement, t'as mis le nez dessus, ma vieille.

GNAFRON. — Y a t'aussi de tirs à la cible, de chevaux de bois, de bonneteurs, de tourniquets z'à vaisselle.

GUIGNOL. — Oh pour ceux-là, je m'y laisse pus prendre, j'ai toujours la chance d'amener deux ou trois Thomas.

GNAFRON. — Mais t'en a pour le restant de tes jours, alors ?

GUIGNOL. — Je te crois, Benoit ; mais j'en ai fait cadeau à tous les voisins et voisines, aveque lesquelles faut se tenir bien.

GNAFRON. — C'est comme qui dirait une entrée z'en matière, pas vrai ?

GUIGNOL. — Faitement. Y m'en reste au moins septante-dix-sept, mais j'en trouverai l'écoulement.

GNAFRON. — Y a t'aussi de thiâtres espatrouillants. Allons ! y vont nous, oui t'ou non ?

GUIGNOL. — Te rendrais des points à l'ancien dépoté Lachize, aveque tes liaisons.

GNAFRON. — Ah ! ma vieille, si t'avais t'été 17 jours comme moi seulement t'à l'école, t'en saurais pas si long. C'est que de mon temps y avait pas z'un pipa Gailleton pour fonder de groupes scolaires, comme à présent.

GUIGNOL. — Me parlé pas de notre Grrrand maire ;

depis son grand cordon, y n'y est plus, y fait que de gognandises.

GNAFRON. — Te n'esse jamais content. Y se met pourtant z'en quatre pour faire plaisir à tout le monde.

GUIGNOL. — V'là que te bajaffe à présent. Videment que c'esse z'un gone adroit, malin, mais ce qu'il esse roublard, c'est rien de le dire. Enfin pisque te veux z'aller à la vogue, vons-z'y.

GNAFRON. — Oh ! la la, que de monde, n'y en a t'y, n'y en a t'y !

GUIGNOL. — Y fait z'un si beau temps que chacun z'en profite. Tiens ! quoiqu'y n'y a dans ce coin, qu'y a tant de monde ?

GNAFRON. — C'est z'une acrobate que va marcher sur la corde raide. Te vois ben le fil et les triques.

GUIGNOL. — C'est donc à l'électricité ?

GNAFRON. — Mais non, mais c'est comme ça qu'on appelle la chose en question. Tiens v'là justement la colombe que monte après le mât, son balancier z'en bre-douillière.

GUIGNOL. — En bandouillère, que te parles mal, bon Guieu que te parles mal !

GNAFRON. — Et ben oui z'en bandrillière, quoi, oh ! la la !... non d'une empeigne, mais je me trompe pas, c'te colombe, c'est z'une femme à barbe que je connais !

GUIGNOL. — Quoi qu'y n'y a, quoi t'est-ce qui te prends ?

GNAFRON. — Mais la colombe que va passer sur le fil, c'est Gailleton que remplace la danseuse aux Terreaux.

GUIGNOL. — C'est pas Dieu posse :

En croirais-je mes yeux, c'est ici à la Guille, Qu'avec un canéon qu'est pas mal en guenille, Que notre maire à tous vient faire un pas chicard Devant le populo qu'esse t'assez jobard.

Je sais que bien souvent il l'a fait à l'oseille Et qu'y fallait s'attendre à quelqu'autre merveille ; Les octrois, les grelots, l'arrêté sur les chiens, Tout plein d'emmiellements pour ses concitoyens. Je savais bien z'aussi quand il avait sa goutte C'est qu'y avait z'un projet qu'allait z'être en dé-
[route.

Quant à le voir perché sur ce fil bien tendu, J'avoue, mon vieux Gnafron, que j'en sus confondu. C'est bien lui, nom d'un rat ! là, sur la corde raide, Ses grelots en sautoir comme un vélocipède, Avec son balancier en morceau de bambou Jonage d'un côté, le gaz à l'autre bout.

Qui qui l'emportera du gaz ou de Jonage ? Le gaz même pourtant grand bruit et grand tapage, On croirait que son glas est bien prêt de sonner. Hélas ! la rue Savoie va nous décamponner.

Aie !... j'ai cru qu'il chutait, mais non il se redresse ; Jamais j'aurais pensé qu'il aye tant d'adresse.

Il avance toujours... Bon Guieu, qu'il esse adroit ! On dirait pas z'un vieux, tellement il est droit.

... Tiens ! quoi qu'esse arrivé, ces pieds ont donc de Y ne peux plus buger, reluque ce manège : [pège ; Il lève un ripaton, mais l'autre ne suit pas.

Quel obstacle, mon Guieu, empêche que le maire Arrive à l'autre bout ? Serait-ce son calvaire ?

Ou bien le coup final de son eboulement ? Ah ! c'est ben z'à peu près, c'est son effondrement, Y a les élections qu'il faudra qu'il traverse

Il a dû z'y penser et ça le bouleverse

Y a z'encore du temps, mais ce temps-là n'est rien, Y va vite aujourd'hui, et ça l'embête un brin. Plus il s'approche enfin, et plus son cœur chavire, Il a l'air d'avoir chaud, vois donc comme il transpire Et pas même une veste pour essuyer son front. Il ne veut pas tomber ; jamais d'un tel affront Il vaincra sans mourir, (ou bien mourra sans vaincre) Et tout ce qu'on dira ne pourra le convaincre. Il chemine toujours, malgré son grand cordon, Il passa un bout du nez, avance le bedon, Mais voilà le chiendent : il faut passer le cycle. C'est pourtant son ami, il connaît cet article, Le cercle ou casino de la Villa-des-Fleurs Out, hélas ! bien souvent fait couler de ses pleurs. Mais il le connaît bien, et c'est un jeu d'enfant Pour ce gone malin, pour ce maire épatant, Mais qu'il a qu'est là-haut, dessus la corde raide, Il le passera pas sans qu'on vienne à son aide Et que ses électeurs lui tendent un peu la main ; Mais ils ne veulent plus d'un gone si malin, Que garde tout pour lui, et le beurre et l'assiette, Conserve les octrois, nargue la bicyclette, Et qu'augmente en un mot nos frais et nos impôts, Musée les toutous, ne rêve que grelots ; Qui depuis queque temps nous rase et pis nous berne En voulant que l'on prit sa vessie pour lanterne. Reusement nous sont là aveque les lecteurs Que feront leur devoir étant élequeurs, Que veulent plus, Gnafron, être de z'étourneaux En ne renvoyant pas notre maire aux Terreaux.

GNAFRON. — Que te parles bien, mon vieux Chignol, que te parles bien, mais que donc qu'y faut qu'y fasse, notre maire, pour t'être agréable ?

GUIGNOL

Son devoir, vieux tami, et rien que son devoir ; Enfin qu'y soit sarioux, ou qu'il aille s'asseoir.

JEAN GUIGNOL.



APRÈS KIEL

Décidément, c'est un fait accompli. L'escadre française a solennellement assisté à l'inauguration du canal de la Baltique et nous avons pu contempler ce singulier spectacle : la France républicaine, grande et forte, encourageant par sa présence les visées ambitieuses de l'empereur germanique qui rêve en 1900 de passer à Paris sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Beaucoup dans ce noble pays dont le flanc saigne encore d'une blessure imméritée ont ressenti, à cette nouvelle, un douloureux serrement de cœur, oh ! oui, certes, nous autres aussi, nous sommes des amis de la paix, et pour n'en point parler sept fois dans la même harangue, nous regardons fièrement l'avenir ; il est bon de le répéter quelquefois : nous sommes sans haine, parce que nous ne craignons personne.

On nous a représenté cette visite comme une formalité courtoise, ce n'est pas tout à fait cela. malheureusement. Nos marins n'auront pas que représenté cette " France assez riche de gloire pour ne désavouer aucun souvenir ", selon l'expression de M. Hanotaux,

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Kinetographique

Séance du 25 juin 1895

La séance est ouverte à 8 heures 1/2, sous la présidence de M. le maire, qui attache le grelot de la discussion en annonçant le dépôt de divers dossiers, notamment celui du quai de l'Industrie.

Puis il fait connaître que l'administration a reçu de la Fédération des Sociétés de gymnastique la demande d'une subvention de 500 francs pour l'envoi de deux délégués au concours de gymnastique de Prague, le 27 juin.

D'aucuns voudraient désigner, pour cette mission, le docteur Augagneur et M. Lavigne, afin de leur fournir l'occasion de « vider leur querelle » à l'étranger, sans crainte des justes lois qui frappent les duellistes en France. L'arme choisie serait l'outil professionnel de chacun des belligérants : M. Lavigne se battrait à « coups de langue » contre Victor-le-chirurgien armé de son bistouri. Pour égaliser les chances, le premier aurait le droit d'opposer — comme bouclier — à la lame de son adversaire, le Code renforcé du Répertoire de Jurisprudence générale de Daloz.

M. Fabre propose de voter 1,000 fr. et d'envoyer quatre délégués.

Qui serviraient de témoins aux précédents.

Finalement la subvention de 500 francs est adoptée, mais aucun conseiller n'ira faire de la gymnastique à Prague.

M. Lavigne est donc obligé de ravalier sa langue et le docteur Augagneur de rengainer son scalpel, en attendant l'occasion de trouver un autre champ clos, hors frontières.

Heureusement que la vengeance est un mets qui se mange froid.

M. Rousset demande que le conseil vote de nouveau cette année la subvention de 1,500 francs pour le comice agricole de Villeurbanne qui se tient cette année à Monplaisir, subvention accordée déjà il y a sept ans en semblable circonstance.

Ne serait-ce que pour remercier Villeurbanne de l'apreté de ses prétentions dans la question de la cession de la parcelle du Parc de la Tête-d'Or, qui lui appartenait et que la ville de Lyon a eu tant de peine à s'annexer, même en versant à sa voisine une exorbitante indemnité.

M. Affre est opposé à cette subvention sous prétexte que Villeurbanne est indépendant de Lyon. D'ailleurs, la commission du conseil a déjà émis un vote contre.

Excellente et double raison pour que Lord-Maire fasse déjuger son conseil et défende les intérêts villeurbannais au détriment des finances lyonnaises, dont il se soucie comme d'un chien ou d'une bicyclette en fourrière, car vous savez qu'en vertu de son dernier arrêté, les vélocipèdes, maintenant, sont conduits en fourrière, lorsqu'on les trouve errants, seuls, sans plaque ni grelots ; et tous ceux qui sont reconnus enrégés se voient crever impitoyablement le pneu.

M. le maire soutenant la demande de M. Rousset fait ressortir que les deux tiers des adhérents de ce comice dépendent du troisième et du quatrième arrondissements de Lyon.

Est-ce qu'il ambitionnerait de permuter avec M. Fays à la Mairie de Villeurbanne ? Ah, mais ! c'est pour le coup que nous lui voterions une subvention reconnaissante à cette commune libératrice !

M. Berthélemy dit qu'à la séance de commission du conseil, il y a eu une sorte de vote de surprise sur cette question et qu'il serait bon de la soumettre de nouveau au conseil.

Si vous croyez qu'il y verra plus clair que le jour où il s'est laissé surprendre !...

Le conseil se prononce en faveur de la subvention.

Comme s'il s'agissait de son bien-aimé Cam-pocasso, qui peut d'ailleurs exposer à ce comice les « carottes » phénoménales qu'il a tirées à nos édules obtus.

M. Colliard se plaint de l'insuffisance des mesures de police dans le 6^e arrondissement. La nuit, les cambrioleurs peuvent opérer à l'aise, sans risque d'être dérangés par les agents.

Qu'est-ce que ça serait, bon Dieu ! si la police était entre les mains du dictateur de l'Hôtel-de-Ville, qui a laissé assassiner, à son nez et à sa barbe, le malheureux Président Carnot, assis en face de lui, dans la même voiture !

M. le Maire reconnaît que la police est insuffisante sur ce point de notre ville. Cette situation résulte de ce qu'on détache un trop grand nombre de gardiens de la paix pour surveiller la banlieue.

« Aujourd'hui, Lyon est la ville du monde de la plus mal gardée ; elle ne doit qu'à l'honnêteté de ses habitants d'être si « calme et d'avoir encore un si bon re-
« nom. »

Si elle n'est pas la plus mal gardée — quoi qu'en dise et pense le doctoral préopinant — c'est, à coup sûr, une des plus mal administrées, municipalement parlant.

M. Gailleton, jaloux des lauriers de M. le sénateur Bérenger, demande que les

mais bien aussi cette France trahie et bâillonnée qui, il y a vingt cinq ans, dut assister au triomphe immoral de la Force sur le Droit. Si nos hommes politiques avaient quelque clairvoyance, ils apercevraient nettement derrière les feux d'artifice impériaux l'incendie des villes lorraines qui fume encore.

C'est pour toutes ces raisons que cette concession est une faiblesse, car la guerre que nous connûmes fut plus qu'une série de batailles, ce fut aussi un pillage mûrement organisé. Puisque Guillaume II veut visiter Paris, je l'engage vivement à pénétrer dans l'hôtel des Invalides, et si les hommes qui nous dirigeront à cette époque manquent d'énergie morale pour faire comprendre au monarque allemand l'inconvenance de sa visite, je gage que tous les vieux drapeaux pendus aux voûtes auront un vague frémissement qui fera remuer leurs plis immobiles, et peut-être, devant le représentant de l'ennemi héréditaire qu'ils ont si souvent combattu, les verra-t-on s'agiter brusquement et le souffleter au passage.

Cette visite à Kiel a donc un caractère politique essentiellement mauvais, ce n'était point la peine de nous isoler pendant un quart de siècle pour faiblir ensuite. Jusqu'ici notre dignité froide et notre fierté calme en imposaient à l'Europe. Va-t-on changer d'attitude ? Va-t-on prendre une autre direction extérieure ? Dans tous les cas, la Nation répudie catégoriquement cette politique. En attendant l'heure des réparations inévitables, nous n'abdiquons aucun de nos droits et nous ne renions aucune de nos espérances. Confiant dans la justice qui ne peut manquer de prévaloir, nous demeurerons l'arme au pied, avec la fermeté d'âme qui convient aux hommes libres. Avec une inébranlable sérénité, nous laisserons le temps accomplir son œuvre ; étant toujours sur nos gardes, nous ne nous amollirons jamais.

Notre jeune République peut considérer avec sang froid les monarchies ébranlées qui se cramponnent à l'existence en agitant l'épouvantail usé de nos prétentions belliqueuses ; avant peu, nous voulons voir la couronne de tour de la ville de Strasbourg, que l'empereur d'Allemagne s'est mise imprudemment sur la tête, devenir trop large à son front et, se transformant en un lourd carcan, lui tomber soudainement sur les épaules.

Georges de MYRTE.

Civilités puériles et honnêtes

La naissante popularité de M. Félix Faure empêcherait-elle Lord-Ribot de dor-

mir — en dépit de la statistique des « morts-nés ».

On serait presque tenté de le croire, en apprenant que « le ministre des finances vient de donner l'exemple d'une réforme qui sera sans doute adoptée par ses collègues, et qui a trait à la politesse que les bureaux d'administration doivent au public.

« Par son ordre, les directeurs des différents services envoient une circulaire à tous leurs agents pour les inviter à supprimer dorénavant l'emploi, dans tous documents notifiés aux contribuables, des expressions le « sieur », la « dame », qui ne sont plus conformes aux règles de la civilité, et à se servir, sans aucune exception, des mots « Monsieur, Madame », en harmonie avec les convenances et le langage usuel ».

« Le personnel tout entier devra respecter rigoureusement cette ordonnance. » Je ne sais pas l'effet que ça vous fera, mais, moi, j'en suis resté stupide ! — et j'espère bien que vous n'allez pas ajouter que c'est par un effet de l'habitude.

Une ad-mi-nis-tra-tion et des fonctionnaires polis avec le public !!! c'est ça qui va nous donner un « frisson nouveau ! »

Non vrai, vous savez, je crois que ma bonne foi a été surprise ; et je m'attends, d'un instant à l'autre, à être poursuivi pour propagation de fausse nouvelle.

Enfin, tant pis ; mais celle-ci m'a paru tellement extraordinaire que je n'ai pu résister à la tentation de l'ébruiter, au risque de vous causer une fausse joie, cher monsieur, ou charmante madame, qui me faites la grace de lire les élucubrations du sieur :

SAINTROPEZ.

ÉPHÉMÉRIDES

- 24. — En 1827, ordonnance royale qui rétablit la censure en France.
- 25. — En 1795, création du bureau des longitudes. — En 1804, exécution de Georges Cadoudal. — En 1807, entrevue des empereurs de France et de Russie sur le Niémen.
- 26. — En 1683, bombardement d'Alger par Duquesne. — En 1794, bataille de Fleurus, gagnée par les Français sur les coalisés.
- 27. — En 1793, constitution démocratique en France. — En 1800, mort de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République.
- 28. — En 1811, prise de Tarragone par le maréchal Suchet. En 1848, Eugène Cavagnac est nommé président du pouvoir exécutif.
- 29. — En 1793, mort de Cathelineau, général vendéen.

LES

GRANDS ANNIVERSAIRES

Victoire de Fleurus

26 juin 1794. — 8 messidor an II

Jourdan venait de prendre le commandement des divisions réunies de la Moselle, des Arden-

nes et de 15.000 hommes de l'armée du Rhin, organisées sous le nom devenu si célèbre d'Armée de Sambre et Meuse.

Charleroi vigoureusement assiégé par Marescot venait de se rendre le 25. Le lendemain, les troupes coalisées du prince de Cobourg, du prince d'Orange, de Beaulieu et de l'archiduc Charles attaquaient nos troupes qui couvraient Charleroi et dont les deux ailes s'appuyaient à la Sambre. Kléber commandait la gauche, Champronnet et Lefebvre le centre, Marceau la droite.

D'habiles manœuvres de Kléber contre Latour et le prince d'Orange, une résistance opiniâtre et de Lefebvre et de Champronnet contre Kaunitz, un combat acharné de Marceau contre Beaulieu dans le village de Lambusart maintenaient l'ennemi, pendant que Jourdan, attentif à tous ces mouvements, décidait le succès de la journée en lançant sa cavalerie avec le plus grand élan sur le centre et ses bataillons de réserve sur la droite pour dégager Marceau. Un combat d'artillerie formidable avait éclaté de toutes parts, incendiant les baraques du camp et les blés au milieu desquels les soldats se battaient.

Enfin les coalisés repoussés de partout nous abandonnèrent le champ de bataille ; il avait dix lieues d'étendue. Cent soixante mille hommes avaient été aux prises. Pour la première fois notre état-major s'était servi d'un aérostat sur le champ de bataille.

Cette victoire fut décisive, elle nous ouvrit Bruxelles et la Belgique, et eut en France et en Europe un immense retentissement. D'après Napoléon elle sauva la France. On lui donna le nom de Fleurus en souvenir de la victoire du maréchal de Luxembourg sur le même terrain.

BAÏONNETTE.

En rev'nant d' la Revue

« Les navires français sont arrivés à Kiel en même temps que le cadre russe.

« Répondant aux hurrahs du vaisseau-école allemand, la musique du "Hoche" a joué le vieil air prussien ; "Je suis prussien, connais-tu mes couleurs, noire et blanche."

Si Wagner ne nous avait déjà dégoûté de la musique allemande, cette cacophonie anti-patriotique suffirait à nous inspirer la plus violente répulsion pour le charivari tudesque qui a dû écorcher les lèvres de nos braves mathurins, dont la plupart — pour mettre l'air d'accord avec la chanson — faillirent présenter leur embouchure instrumentale à celle de leur individu qualifiée pour entonner ce refrain : « Je suis prussien !... avec accompagnement de clystères et suivant l'orchestration du maestro Equisier.

A Hambourg « Pendant le déjeuner qui a suivi la visite au port, l'orchestre militaire a joué "Le père la Victoire". L'auditoire a applaudi longuement. »

Ce que le grand, l'incomparable Paulus a dû être flatté !. Et dire que cette gloire nationale n'est pas encore décorée ! Vous verrez qu'on attendra encore que cet illustre artiste lyrique soit mort pour lui élever une statue !

Espérons que le gouvernement y songera, *En rev'nant d' la Revue...* de Kiel. Mais le plus Félix de l'affaire est encore

ce veinard de M. Faure — pas le roi des barytons, le Président de la République — qui vient de recevoir, en bloc, du Czar de toutes les Russies — y compris celle que nous lui aidons bénévolement à arrondir en Asie, au risque de nous faire *Chimer* par le Japon — le grand cordon de St-André et les insignes du plus haut gradé des quatre ordres Saint-Alexandre-Newski, l'Aigle-Blanc, Sainte-Anne, Saint-Stanislas, que confère l'ordre de Saint-André.

Ce qui lui constitue une collection d'écharpes et de sautoirs multicolores à rendre jaloux nos conscrits les plus enrubanés.

Comme de juste M. Félix Faure vient de télégraphier à Nicolas II « qu'il était profondément touché du nouveau gage d'amitié que Sa Majesté moscovite vient de donner à la France dans sa personne. »

Mais la France — ainsi couverte de rubans russes, à l'instar du bœuf gras voué au sacrifice — se demande avec inquiétude si toute cette profusion de « flots » et de cocardes ne présage pas son prochain envoi à quelque boucherie ?

Est-ce pour endormir sa méfiance qu'on parle plus ou moins discrètement, depuis quelques jours, d'un voyage que M. Félix Faure entreprendrait en Russie à l'occasion du couronnement du tsar Nicolas II ?

Pour lui rendre sa politesse, Nicolas II viendra-t-il ensuite à Paris assister au couronnement de Félix I^{er} ? ou, à l'imitation du casanier M. Choufleury « restera-t-il chez lui » jusqu'à ce qu'il plaise à nos grenouilles parlementaires de demander un roi, et se laissera-t-il devancer, dans cette démarche sensationnelle par notre nouvel allié — malgré nous — Guillaume-le-Canalisateur, féru de la toquade de parader à l'inauguration de notre future Exposition ?

That is the question : « Je tâte la question » — comme disait Hamlet, incarné par M. Faure (pas le Président, l'ex-baryton.)

En attendant qu'elle soit résolue, le monarque teuton a fait frapper, en souvenir de l'inauguration du canal de Kiel, une médaille qui sera distribuée aux invités. Cette médaille est à l'effigie des trois empereurs allemands, avec les armes de l'Allemagne, de la Prusse et du Schleswig-Holstein.

Il ne nous reste plus, ô Français de la revanche ! qu'à lui en offrir le revers.

U. MAURICE TIC.

Concerts Bellecour

Une nombreuse et élégante assistance se presse chaque soir autour du kiosque de Bellecour pour entendre l'orchestre du Grand-Théâtre — magistralement dirigé par M. Eugène Arnaud — interpréter les morceaux les plus choisis de son répertoire.

Et quel plaisir plus raffiné et plus délicat que de savourer les plus belles pages

rues soient purgées des filles et des souteneurs.

Ne pas confondre cette « purge » avec « celle » des hypothèques.

M. Fabre donne à M. Gailleton un bon point d'honnêteté et de moralité publique.

On se croirait à Montecitorio, le jour de l'apothéose de Crispi-Gailleton ; malheureusement notre piteux Conseil manque de Cavallotti et de tout ce qui donne du nerf à une assemblée.

M. Rivière voudrait que la députation du Rhône fût saisie par le conseil d'une proposition de loi pour la réforme du service de la police dans l'agglomération lyonnaise.

Histoire de changer notre cheval borgne contre un aveugle.

M. Affre se plaint du déplacement du poste de police placé de l'autre côté de Perrache.

Le conseil vote finalement une protestation contre l'état actuel du service de la police.

Décidément, on voit qu'elle n'est pas dirigée par son cher Campocasso, qui cumulerait si volontiers la dictature des violons de l'orchestre et de celui des commissariats... où il ferait

jeter prestement les spectateurs mécontents de ses pitreries directoriales et anti-artistiques.

La question de la police enterrée, M. Bischoff en pose une autre, qui ne manque pas d'à-propos. Il vient déclarer que les habitants de la Croix-Rousse ont aujourd'hui trop d'eau depuis que le petit projet leur a alloué 10.000 m. c. d'eau supplémentaires.

— Vous nous avez donné de l'eau ; donnez-nous maintenant des bouches d'arrosage, dit-il ! Autrement, que ferons-nous de toute cette eau ?

Heureuse Croix-Rousse ! qui se plaint d'avoir maintenant plus d'eau que de bouches ; alors que tous nos autres arrondissements se lamentent depuis si longtemps de posséder beaucoup plus de bouches que d'eau !

M. Bonard trouve que les pompiers du Dépôt n'apportent pas toute la célérité possible pour l'extinction des incendies, entravés qu'ils sont souvent par le service de la police, qui tient à s'assurer à l'avance de l'existence du feu.

En fait de pompiers, le citoyen Bonard ne comprend que ceux qui seraient chargés d'éteindre... sa soif.

Nos braves sapeurs sont pourtant à toute heure sur la brèche et on les dérange pour le moindre torchon qui brûle.

Ainsi on leur a téléphoné un jour : « Les femmes sautent par les fenêtres. » Ce n'était qu'une erreur de transmission. On voulait dire : « Les flammes sortent par les fenêtres » ; et tout le dépôt a été mobilisé.

Bref, cette plainte, comme les autres, n'aboutit à aucune sanction.

Et le feu de la discussion intempestive soulevée par le citoyen Bonard se trouve éteint... sans le secours de la pompe à vapeur, qu'on eût pu remplacer, d'ailleurs — en égard à l'interpellateur — par celle de l'U. M. D. P. (*Union mutuelle des prolétaires*).

Le monument Carnot

Le Conseil municipal s'est rendu compte du mauvais effet produit à Lyon par son abstention systématique le jour anniversaire de l'assassinat du président Carnot. Aussi M. Ballet-Galliffet vient-il déposer un rapport sur le projet du monument Carnot.

Mieux vaut tard que jamais ; et Lord-Maire devrait trouver dans le poignant souvenir de la tragédie — dont il fut le plus proche témoin passif — quelques accents de cette éloquence émue que faisait vibrer en lui, tout à l'heure, le comice agricole de Villeurbanne.

Mais, la noble victime de l'exécration Caserio n'étant plus le souverain dispensateur des

« grand'croix » de la Légion d'honneur, M. le grand officier se préoccupe tout juste autant de sa mémoire... que de celui présenté par M. Hirsch, architecte en chef de la ville, pour la suppression de la galerie métallique et vitrée établie au fond de la grande cour de l'Hôtel-de-Ville pour rendre au monument son ancien aspect et dégager la perspective du côté de la place de la Comédie.

Or, le devis des travaux de démolition ne se monterait pas à moins de 3,000 fr.

C'est un joli chiffre, pour cette besogne, et je ne plains pas l'heureux entrepreneur qui en sera chargé. Mais nous aurons l'occasion d'y revenir et d'examiner la question de plus près, quand elle repassera devant le Conseil.

M. Ballet-Galliffet propose de joindre la subvention de 40,000 fr. de la Ville aux 210,000 fr. obtenus par souscription publique pour l'érection du monument Carnot.

Il demande, en outre, que le projet de monument soit immédiatement mis au concours.

Cette double motion est adoptée.

Et sera exécutée avec une sage lenteur, Lord-Maire vous en fiche son billet !.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

En signe de deuil... un peu tardif.

U. MAURICE TIC

de Mozart, d'Ambroise Thomas, de Lals, de Gounod ou de Weber, tout en se promenant par ces chaudes soirées d'été sous les magnifiques ombrages de notre ravissante promenade.

Par le choix scrupuleux de ses programmes, par le soin qu'elle met à y apporter le plus de variété possible, par l'éclectisme bien entendu qui réunit sur ses affiches les noms des compositeurs les plus réputés des différentes écoles musicales, l'Administration des Concerts-Bellecour tient une longue suite de succès, et, comme les années précédentes, nous ne doutons pas que ses intéressantes auditions ne demeurent le rendez-vous obligé de toutes les distinctions et de toutes les élégances.

Il nous est particulièrement agréable d'avoir à faire cette constatation.

Galerie Lyonnaise

(suite)

Louis PERRELET

Ayant eu, dernièrement, l'honneur d'être reçu par l'éminent compositeur M. le docteur Perrelet, je m'empresse de faire connaître aux lecteurs les notes précieuses que j'ai pu recueillir.

Louis Perrelet est né à Nyons (Suisse) le 21 janvier 1865, patrie du célèbre compositeur Niedermeyer qui fut professeur au Conservatoire de Paris. Ayant choisi la médecine comme carrière, il fit de brillantes études à Genève, puis vint en France, à Montpellier et enfin à Lyon où il s'établit.

Tout en travaillant à ses devoirs et à ses expériences, le jeune Perrelet cultivait déjà avec amour l'art musical. Il ne

négligeait pas non plus la littérature, car, en 1883, il fut proclamé lauréat de l'Université de Genève. Mais, ses préférences étaient pour la musique.

Ce fut de Montpellier que partit son premier succès. Un jour, se trouvant avec plusieurs de ses camarades, il leur chanta une de ses compositions. Après avoir entendu cette musique si belle et si bien inspirée, ses amis le félicitèrent chaleureusement et l'engagèrent à la faire publier. Encouragé par ce succès inespéré, Perrelet, tout heureux, s'empresse de suivre leur conseil et bientôt *La chanson des Amours* (c'était le titre de sa composition) fut connue de tous les amateurs de bonne musique et depuis la popularité de cette romance ne fait que s'accroître.

Peu de temps après *La Nouvelle Chanson* prit son vol dans le monde artistique qui lui fit le plus chaleureux accueil.

Une troisième merveille, l'*Ave Maria*, naquit bientôt et n'eut pas de peine à se faire une place dans la liste des belles choses.

Puis apparut la délicate *Chanson du Printemps*, qui fit les délices de ses nombreux interprètes.

Qui n'a pas entendu la superbe romance *Je voudrais aller sur la mer*, dont la charmante musique fait le plus grand honneur au jeune compositeur.

Puis l'exquise berceuse *Simple chanson*, dont les poétiques expressions vont à l'âme. Puis *le Calvaire* et beaucoup d'autres compositions qui placent M. L. Perrelet au premier rang des compositeurs modernes.

M. Perrelet est un travailleur infatigable et malgré le peu de loisirs que lui laisse son assujettissante profession,

il trouve le moyen de composer actuellement un opéra *La Esmeralda*, tiré du drame de Victor Hugo, Notre-Dame-de-Paris, et dont la musique en avait été faite il y a une cinquantaine d'années environ par Mlle Louise Bertin.

En outre, il a de nombreuses compositions en préparation ; son dernier succès est une superbe valse pour piano dont le titre plein d'actualité, *Bicyclette*, suffit pour en indiquer l'entrain qui la caractérise.

Tout naturellement, le grand cherche le grand, le sublime exige le sublime, c'est pourquoi M. Perrelet ne choisit que parmi les chefs-d'œuvre des maîtres de la littérature des poèmes délicats pour souligner sa superbe musique ; aussi, remarque-t-on sur ses éditions son nom s'harmonisant très bien avec ceux de Victor Hugo, Armand Sylvestre, André Theuriet, Piedagnel, etc.

Les principaux créateurs de ses œuvres sont, pour n'en citer que quelques-uns : au premier rang, M^{me} Perrelet, l'artiste distinguée dont la superbe voix de soprano et ses qualités de musicienne de première force font apprécier dignement le talent de son mari ; puis le célèbre Boudouresque dont la puissante voix a lancé dans le monde sa superbe romance *Je voudrais aller sur la mer* ; puis M^{me} Fiérens, de l'Opéra, Mlle Mongelaz, MM. Arnaud, Gerbaud, etc.

Louis Perrelet est membre de la Société des auteurs et compositeurs.

PAUL JAUD.

Concert des Ambassadeurs

Cours du Midi, Lyon-Perrache. — Le directeur, M. G. Challier, vient d'enrichir sa troupe de deux étoiles de pre-

mière grandeur, Mlle Paula Didier, l'exquise diseuse et l'original excentric Niki-Ké, désopilant dans son répertoire. *Mlle Louloute*, l'opérette amusante.

SPECTACLES DE LYON

Casino des Arts

Etoile fêtée, rappelée, applaudie, Marguerite Favard est bien la plus mignonne artiste que le Casino ait possédée depuis longtemps. Les *Danses du XX^e Siècle* sont d'une suggestive présentation. N'oublions pas les pantomimistes désopilants dans la *Noce des Bossus* et deux amusants duettistes, MM. Caillaux et Garnier.

Eldorado

Les répétitions des *Vingt-Huit Jours de Clairette* marchent bon train. Si M. Morière n'a pas monté plus tôt cette joyeuse opérette, c'est qu'il devait attendre l'expiration du traité des auteurs avec les théâtres municipaux. La *Mariée de la rue Saint-Denis*, avec M. Buire, Mmes Miette et Stani est un gros succès de rire.

Concert de l'Horloge

Cours Lafayette, 145. — Le *Pharmacien du Faubourg Saint-Denis*, opérette en un acte, obtient tous les soirs un réel succès avec l'inénarrable Durissin. Sous peu, dernière représentation de Mlle Edmée Guy.

L'Imprimeur-Gérant : J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

Le nouveau Fascicule

DIORAMA PHOTOGRAPHIQUE

Est en vente au prix de 15 cent. (20 cent. par poste) ; il contient 6 superbes vues

VENTE EN GROS :

Chez Mme Veuve MELIN

7, rue Quatre-Chapeaux, 7

A LYON

Les demander dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux

Diorama Photographique

Le Diorama photographique comprend à la fois les reproductions de toutes les merveilles de la nature ou de l'activité humaine et les curiosités locales universellement réputées. Le lecteur, transformé en touriste, est promené dans un enchantement magique, à travers les panoramas les plus grandioses et parmi les richesses des palais, des musées et des monuments du monde entier.

Cette œuvre magnifique, parfaite dans son exécution, paraît 2 fois par semaine en fascicules de six photographies. Elle forme une collection splendide des richesses de l'univers.

NOUVEAU

Calorifère mobile

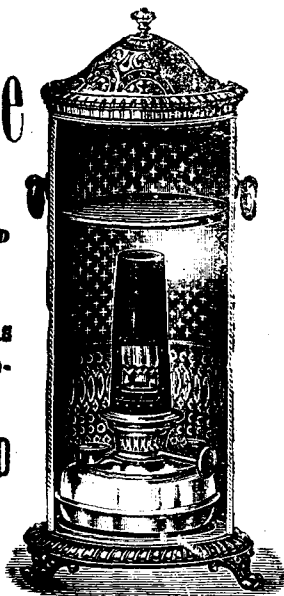
au Pétrole
LE « TRIOMPHE »
sans odeur ni fumée

Pouvoir calorifique 10 fois plus puissant que le gaz, avec économie de 50 0/0.

BRUNNER Frères. V. JOSSERAND

Dépositaire, Rue Saint-Joseph, 6

LYON



Au Rendez-vous des Lyonnais GRAND HOTEL, F. RENAUD, Pré à Francheville-le-Bas

Jeu de Boules — Salles d'ombrage — Tonnelles
BALANÇOIRES, etc., etc.

SERVICE A LA CARTE ET A PRIX FIXE

Bonne Cuisine bourgeoise

PRIX MODÉRÉS

ÉCURIE ET REMISE

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché ? Al'ez

AU TAILLEUR PAUVRE

car il est le seul pouvant vous donner pour

29 francs

un Superbe Habillemeut complet (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est 66, Cours de la Liberté, et 17, rue Basse-du-Port-au-Bois.

Deux Médailles d'Or : Bruxelles 1893, Paris 1894

25, Cours Gambetta, 25

Restaurant A. DUPONT

PENSION BOURGEOISE

Depuis 70 francs par mois

Diners à 2 fr. et au-dessus

CUISINE DE MÉNAGE

Salle de 100 couverts, Salons de familles

25, Cours Gambetta, 25

GRAND BAZAR de PAPIERS PEINTS

FABRIQUE. — GROS et DÉTAIL

Immense arrivage de soldes

SPÉCIALITÉ DE VITRAUX

V. ÉMERY

Rue Hyppolyte-Flandrin, 19 et rue des Augustins, 12, LYON

En face la grande entrée de l'école La Martinière

PAPIERS RICHES ET ORDINAIRES
depuis 15 cent. le rouleau

Manufacture de Pianos

AURAND-WIRTH & C^{IE}

MAGASINS DE VENTE ET LOCATION

LYON. — 48, rue de la République, 48. — LYON

USINE A MONPLAISIR-LÈS-LYON

BREVETS & MÉDAILLES D'OR, FOURNISSEURS DU CONSERVATOIRE

Médaille d'Or à l'Exposition de Lyon

Grand choix de Pianos reproduits sur nos modèles de l'Exposition

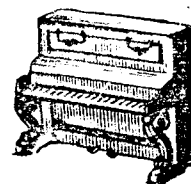
Nombreux Pianos d'occasion garantis

Marques différentes : Pleyel, Erard, Gaveau

Location de différents modèles, Echange, Réparations, Accords

PRIX ET CONDITIONS AVANTAGEUX

Succursales : LE PUY, GRENOBLE, VIENNE



LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES
Diplôme d'honneur Médailles d'or, vermeil, argent, etc. etc.

QUINA BRUNO

DEPOT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 f.
Bruno-Tavernier, ph. 36, quai Fulchiron, Lyon